

Récit d'une expérience : LES FRESQUES DE L'ÉGLISE D'ABU GOSH

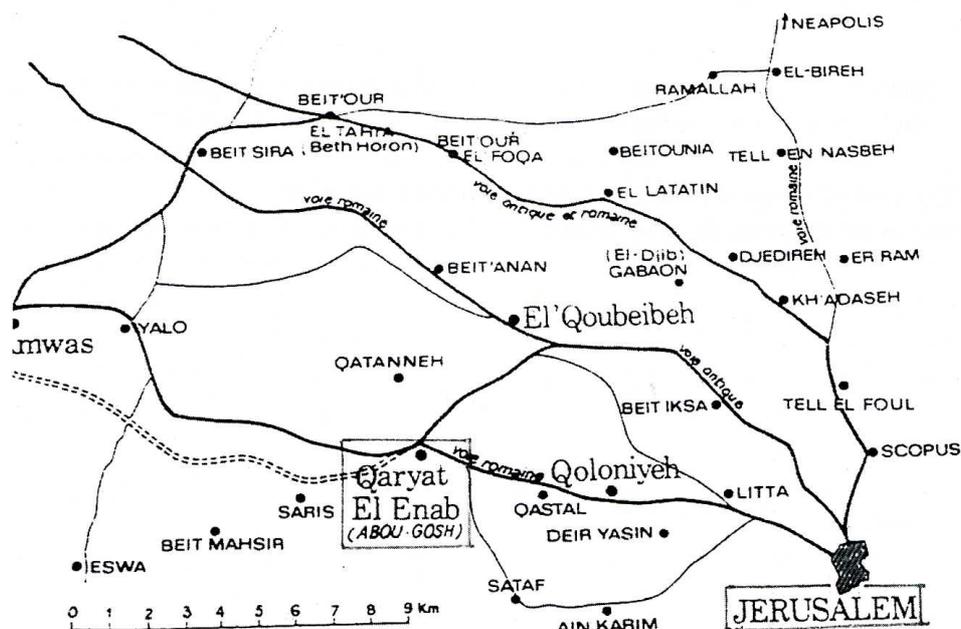
Presqu'aux portes de Jérusalem, un lieu discret est aujourd'hui témoin et objet de réflexions et de recherches portant sur les notions de patrimoine et de restauration, d'art et d'histoire. Chargé d'une valeur symbolique et porteur d'une signification théologique, c'est un lieu d'ouverture aux autres, point de rencontre des divergences du Proche-Orient.

En cette partie du monde vers laquelle tant de regards inquiets convergent aujourd'hui, en un site historique d'exception, le village d'Abu Gosh, à mi-chemin entre Jérusalem et Tel Aviv, montre ce qui peut naître lorsque la bonne volonté de tous œuvre en faveur de la paix dans la beauté retrouvée.

C'est à l'échelle locale un témoignage certes minuscule mais exemplaire et, à ce titre, il vaut d'être conté : un monastère français bénédictin est installé au cœur d'un village arabe, à l'intérieur d'un domaine clos de murs dont la France est propriétaire depuis 1873. Confié à la garde des moines depuis 27 ans, ceux-ci y

vivent en bonne intelligence avec leurs voisins, arabes israéliens. Ils respectent leurs coutumes, leurs rites et leurs fêtes. Vivant au cœur d'Israël en vertu d'une mission confiée par leur fondateur, ils sont à l'écoute de ce pays. Ils mènent une vie de moine mais font, par ailleurs, œuvre de pédagogues auprès des nombreux visiteurs de toutes nationalités, de toutes religions, venant découvrir et constater l'existence d'un phénomène aussi surprenant aujourd'hui que chargé d'espoir : dans un village peuplé de musulmans israéliens, des moines catholiques français prient et chantent en grégorien dans une église décorée au XII^e s. par des artistes byzantins, bâtie par les croisés en surélevant les parois d'une citerne romaine.

En quelles circonstances une telle convergence de l'Art et de la Foi se manifeste-t-elle en Terre Sainte, dans un site rendu exceptionnel par des événements successifs qui s'y sont déroulés depuis un lointain passé jusqu'à nos jours ?



Plan de situation du village d'Abu Gosh



Vue du village arabe d'Abu Gosh

ABU GOSH HIER

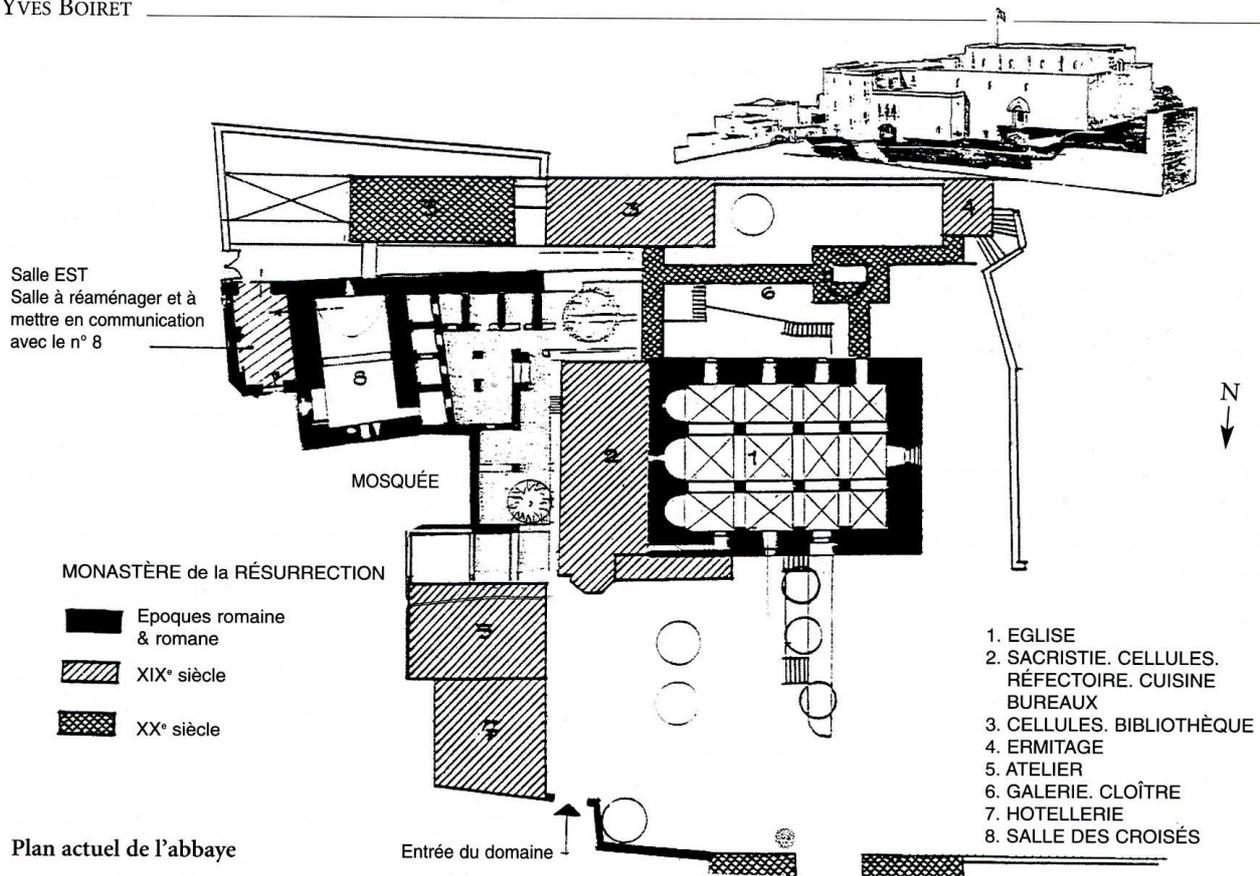
L'église, aujourd'hui baptisée Sainte-Marie-de-la-Résurrection, est implantée dans ce village d'Abu Gosh à 700 m d'altitude, au flanc d'une colline dont le sommet est occupé aujourd'hui par un important sanctuaire, Notre-Dame-de-l'Arche-d'Alliance : ce lieu est attesté comme ayant été celui de la présence, pendant 25 ans, de l'Arche d'Alliance avant que le Roi David, neuf siècles avant notre ère, vint la chercher pour la mener, en dansant, à Jérusalem.

Beaucoup plus tard, c'est à Abu Gosh, alors dénommé Emmaüs, qu'au lendemain de la Résurrection, les disciples partagèrent un repas au cours duquel ils reconnurent Jésus en leur compagnon de route (Luc 24, 13.32). S'agit-il, entre plusieurs hypothèses, du lieu véridique de cet épisode ? L'archéologie n'en dit rien, mais c'est ici, en tout cas, que la mémoire de cette rencontre trouva à s'enraciner, accueillant la dévotion des innombrables pèlerins qui, en des temps moins troublés qu'aujourd'hui, sont venus prier.

Ce lieu, stratégique par son relief, fut de tout temps convoité car il est doté d'une source, phénomène relativement rare en ce pays. Aussi, la présence humaine s'y manifesta en permanence, et cela est reconnu dès l'époque néolithique (6 000 av. J.-C.).

Puis les Cananéens, les Jébuséens, les Philistins et d'autres tribus sémitiques ont vécu sur ce site, à l'intérieur même de l'arête montagneuse qui sépare la dépression du Jourdain de la plaine côtière. Dès l'époque cananéenne, une agglomération très vivante s'établit sur la route ouverte aux grandes invasions ; s'y sont successivement précipités : les Égyptiens, les Mésopotamiens, les Perses, les Grecs, les Romains, les Byzantins, et par la suite les Arabes, les Ottomans, les Britanniques et les Israéliens. Des traces subsistent de toutes ces occupations successives. Elles ont été mises en évidence, notamment lors des remarquables fouilles pratiquées par l'archéologue français Jean Perrot.

La source favorise en effet une escale appréciée entre l'infini des déserts asiatiques et les rivages de la Méditerranée et explique tout ce que révèle le sol de



ce lieu : tombes néolithiques, squelettes de l'âge de bronze et de fer, autels, silex et pointes de flèches pour la chasse et la guerre, mais aussi traces émouvantes d'une population rurale vivant heureuse en ce lieu fertilisé par des sources, au milieu des pinèdes et des caroubiers, des cyprès et des vignes. Durant sept siècles, la présence byzantine et arabe bâtit autour de la source un caravansérail équipé d'un réseau sophistiqué de canalisations et de vasques.

Grâce à la profusion de l'eau jaillissant du rocher, la vigne pousse en abondance, justifiant la dénomination du village : Qiriath El Enab (qui signifie village du raisin) ; il s'appellera successivement Emmaüs, Fontenoid, Tel El Ashar, Saint-Jérémie car, au fil de l'histoire, il aura été successivement juif, chrétien, romain, byzantin, arabe, turc.

C'est en 63 av. J.-C. que les Romains bâtissent sur la source un vaste réservoir. En 1141, les croisés arrivent, ils y installent les Frères hospitaliers et baptisent l'endroit Fontenoid. S'appuyant directement sur les puissantes parois de la citerne romaine, ils la surélèvent, créant sur deux niveaux superposés une église basse, sorte de crypte incluse dans le réservoir lui-même, où le débit de la source est canalisé mais demeure visible ; ils la surmontent d'une église haute dont l'architecture extérieure, commandée par le plan rectangulaire

du réservoir romain, apparaît sous la forme d'un massif austère et rude. En revanche, l'intérieur comporte trois nefs voûtées d'arêtes se terminant, vers l'est, par une abside flanquée de deux absidioles, toutes trois voûtées en cul-de-four. La moitié orientale de l'église est décorée de fresques recouvrant la totalité des parois, des voûtes et des piliers. En 1187 survient le désastre de Tibériade : Saladin anéantit l'armée des chrétiens, les Hospitaliers quittent Fontenoid, en 1244 la Palestine est définitivement perdue pour les chrétiens. Le site d'Emmaüs puis Fontenoid redevient Qiriath El Enab. Laissées à l'abandon, l'église et sa crypte n'abritent plus qu'un dépotoir public et une étable. Dans le caravansérail quelque peu ruiné, de rares voyageurs font toujours étape près de la source, mais les bergers, avec leurs ânes et leurs chèvres, sont les seuls spectateurs inconscients de la beauté architecturale de l'église, et surtout de son décor dont les scènes bibliques sont les cibles de leurs frondes.

Après avoir changé tant de fois de nom, ce site s'appelle en 1770 Abu Gosh, ce qui signifie « Père de discorde ». Cette toponymie résulte du nom d'une famille de bédouins qui prétend, moyennant tribut, assurer la protection des voyageurs gravissant des routes peu sûres donnant accès aux Lieux Saints. Ils créent, avant l'heure, une sorte de péage auquel

Chateaubriand en 1806 et Lamartine en 1836 ont dû se soumettre, ainsi qu'ils le racontent dans leurs récits de voyages. Ibrahim Pacha, vice-roi d'Égypte, mettra fin à ce commerce.

L'église servant toujours d'étable est alors coiffée d'arbustes dont les racines provoquent la chute partielle des voûtes. Un savant orientaliste de 23 ans, le comte Melchior de Vogüé, découvre cette ruine. Il en fait la description, en établit le relevé et publie en 1860 l'ensemble dans son ouvrage *Les églises de Terre Sainte*. En 1871, profitant de la défaite de la France, protectrice des Lieux Saints, les Grecs orthodoxes s'emparent de l'église Saint-Georges-de-Lydda, propriété des catholiques latins sous protection française. Cette expropriation est approuvée par la Sublime Porte. Adam Sienkiewicz, consul général de France à Jérusalem, alerte aussitôt le gouvernement français qui en a la garde au titre du *Statu Quo*¹. Il demande expressément compensation du vol et réparation de l'affront fait à son pays. Conseillé par le comte de Vogüé, il propose à cet effet la cession à la France des ruines de l'église d'Abu Gosh. En 1873, l'acte cédant ce domaine d'Abu Gosh à la France, revêtu de la signature du Grand Turc, rétablit le *Statu Quo* que la Turquie avait laissé violer. L'endroit va rester à l'abandon jusqu'en 1899 lorsque des bénédictins de la Pierre qui Vire s'y installent. Les murs sont alors délabrés, les voûtes écroulées, les fenêtres béantes. La source est inaccessible, voire même oubliée. Le décor de l'église, livré aux intempéries, est en danger de disparition totale et définitive. Les bénédictins s'emploient à rétablir avant tout le clos, le couvert et à bâtir des locaux permettant d'y vivre. Ces travaux sont réalisés de 1902 à 1907. Un amateur éclairé, le comte de Piellat, séduit par ce qui subsiste des fresques, en dresse un admirable relevé aquarellé qui sera particulièrement précieux pour faciliter la récente restauration de ce décor en présentant avec respect de son authenticité, ce qui en reste.

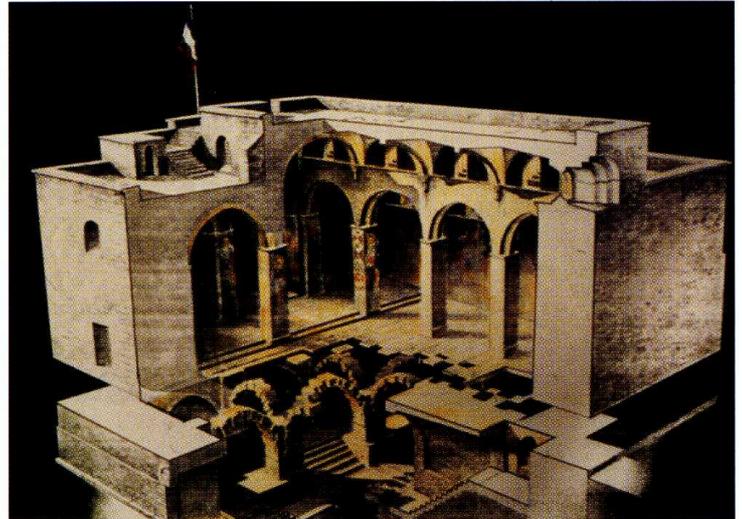
1. Le problème des Lieux saints est cristallisé par la diplomatie européenne, après la guerre de Crimée, dans le *Statu Quo* qu'a entériné, en 1878, le traité de Berlin. Son article 62 déclare : « Il est bien entendu qu'aucune atteinte ne saurait être portée au *Statu Quo* dans les Lieux saints. »

Mais quoique précis et méticuleux, le *Statu Quo* n'est pas défini. Il pourrait s'exprimer ainsi de façon négative : « ne toucher à rien », et la diplomatie trouvant la formule commode n'a jamais cherché à en définir le contenu.

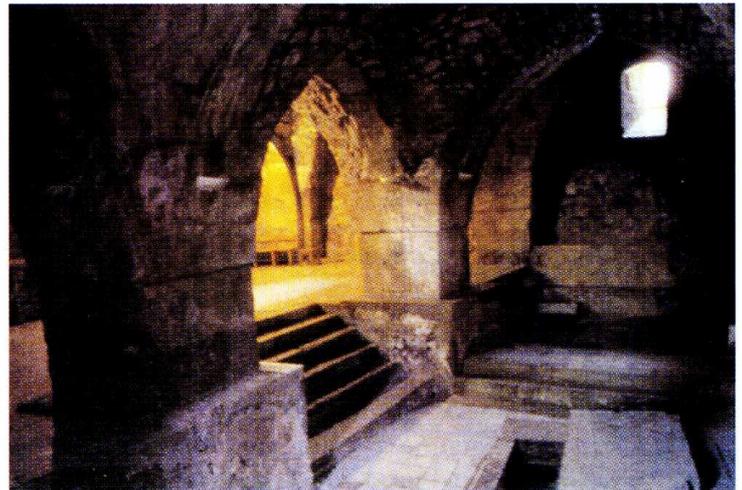
Comme tel, il ne peut manquer d'être un vade-mecum pour ceux qui sont chargés de la délicate mission d'appliquer l'un des plus fluides et imprécis codes du monde.

La S.D.N., puis l'O.N.U. lui ont garanti une existence durable. C'est un « expédient diplomatique », un ensemble de situations de fait créant des droits et qui ne peut réaliser qu'un équilibre instable continuellement remis en question.

(Extrait de *Les Lieux saints*, M^{re} B. Collin, P.U.F., 1969).



Vue axonométrique de l'église haute et de sa crypte



Crypte : vue de la source



Face nord de l'église : les deux accès, à l'église et à sa crypte



Absidiole nord

ABU GOSH AUJOURD'HUI

Les bénédictins de la Pierre qui Vire ayant réalisé leur mission de sauvetage ont regagné la France ; un Père lazariste français prend leur suite jusqu'en 1953. C'est alors qu'une communauté de bénédictins olivétains, venus du Bec Hellouin (ils sont trois au départ), s'y installe en 1976 et réalise les travaux nécessaires pour y favoriser l'accueil de visiteurs et la vie conventuelle. Des interventions diverses y sont pratiquées avec l'aide de l'Œuvre d'Orient notamment, sous le contrôle efficace du consulat général de France à Jérusalem. En 1996 la Sauvegarde de l'Art français finance une reprise des maçonneries des voûtes de la crypte : cette opération se déroulant hors du territoire français était inhabituelle de la part de cette association, mais s'agissant d'un édifice situé dans un domaine national français, au surplus important par les souvenirs historiques qui s'y attachent et par ses qualités architecturales et artistiques, l'opération est réalisée.

Quelques années après, l'État français, conscient de la qualité du lieu et des nécessités qu'il exige encore, décide de procéder à une importante campagne de

travaux à la faveur du Jubilé de l'an 2000. Le choix des interventions nécessaires prévoit en priorité un traitement du décor à fresque à l'intérieur de l'église, selon le programme suivant : assainissement des parois, consolidation du décor pictural, nettoyage et mise en valeur par un traitement approprié des importantes zones lacunaires. Enfin, aménagement d'un éclairage adapté à cette présentation délicate.

L'année 2000 et une partie de 2001 seront nécessaires pour parvenir à répondre à cette demande du Ministère des Affaires étrangères, selon le processus suivant :

Diagnostic

L'état des lieux révèle une situation paradoxale : la source est un des facteurs de la renommée et de l'intérêt de cette église. L'écoulement permanent de l'eau dans la crypte émeut et fascine ; le symbole est évident : l'eau est en ce lieu le facteur commun qui rappelle toutes les occupations successives pendant deux millénaires. Mais ce ruissellement souterrain sur l'assise rocheuse, où se fondent et s'incrument les puissantes maçonneries du réservoir romain qui constituent l'infrastructure porteuse de l'église, présente tantôt des qualités tantôt des inconvénients

selon qu'il s'agit d'une citerne ou d'une église dont les parois sont décorées.

Cette eau qui ruisselle sans jamais s'interrompre imbibe les fondations romaines qui l'aspirent ; elle migre alors vers le haut dans les maçonneries de la surélévation croisée, surchauffées extérieurement, où elle tente de s'évaporer. Mais les parements extérieurs imperméabilisés par des joints en ciment trop riches, réalisés lors de la restauration de 1902-1907, s'opposent à l'évaporation vers l'extérieur et renvoient l'humidité vers l'intérieur de l'église dans la couche picturale des fresques. Celles-ci ont alors tendance à se décoller par endroit ou à se recouvrir d'un dépôt de sels minéraux constituant en surface un voile opaque de calcite : le somptueux décor du XII^e s. disparaît alors à la vue.

Les remèdes

Il faut assécher le support des fresques en favorisant l'évaporation vers l'extérieur des parois. Tous les joints des façades sont alors repris selon une composition plus perméable aux échanges hygrométriques. Des remblais adossés aux façades sont supprimés. La ventilation intérieure de l'église est accentuée. Des mesures ayant été effectuées à plusieurs reprises par les services du Laboratoire de Recherches des Monuments Historiques concluant, après plusieurs années, à un assèchement incontestable des parois, il est possible dès le mois d'août 2000 d'entreprendre la campagne de restauration et de mise en valeur des fresques confiée à une équipe de restaurateurs très qualifiée².



Face sud, 2^e travée : Crucifixion (détail)



Abside : les Rois mages (détail)

Les résultats

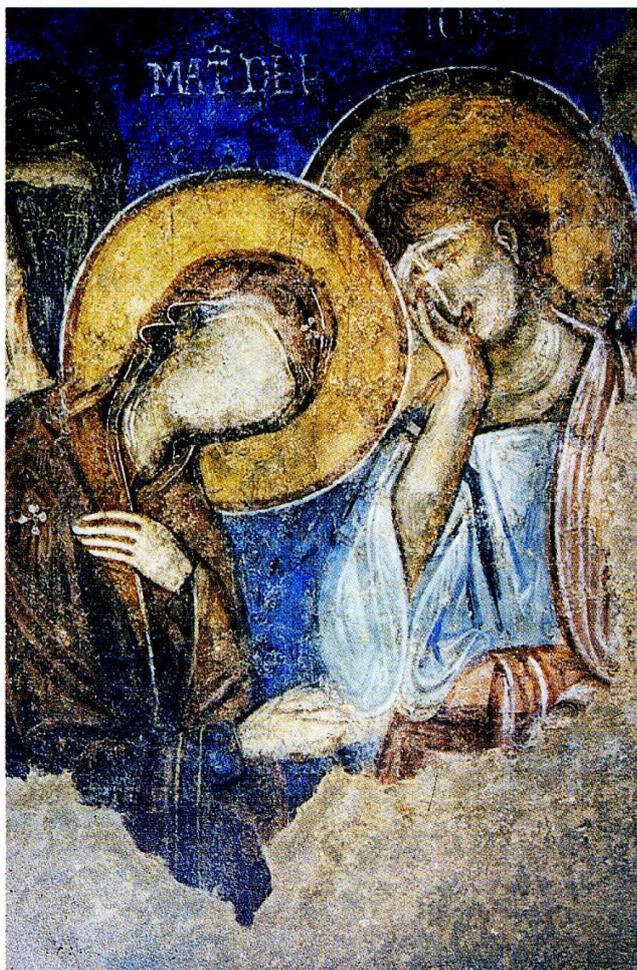
Les peintures murales de l'église haute se développent sur une grande partie de ses surfaces. Grâce au nettoyage et aux dégagements des badigeons et des voiles calciques, une riche polychromie et des zones jusqu'alors totalement inconnues réapparaissent.

Le « cycle d'Abu Gosh » se caractérise par une iconographie exprimant clairement, dans son adaptation à l'architecture, un parti relevant de deux cultures, Byzance et le royaume latin, ainsi que des composantes locales.

2. Sous la maîtrise d'ouvrage du Ministère des Affaires étrangères et la maîtrise d'œuvre assurée par :

- Yves Boiret, Architecte en chef des Monuments historiques, chargé des 4 domaines français de Jérusalem,
 - Georges Anastas, Atelier d'Architecture et d'Urbanisme (Bethléem),
 - Daniel Navenot, « Bureau Alternet », électricité éclairage,
- sont intervenus les exécutants suivants :
- Échafaudage, maçonnerie : entreprise Lanfry,
 - Restauration des fresques : Isabelle Dangas et son équipe,
 - Électricité : Amica,
 - Lustrerie : Radonov.

Les travaux d'harmonisation des zones ne comportant pas de décor à fresque ont été, en partie, menés à bien avec talent par les Frères de la communauté bénédictine.



Face sud, 2^e travée : Crucifixion (détails)

Les inscriptions identifiant les scènes font appel tantôt au grec tantôt au latin. Les peintures sont de style byzantin et semblent appartenir à l'ère de Manuel I^{er} Comnène.

La facture et les schémas sont caractéristiques de l'art byzantin tandis que le cycle est empreint de connotations « croisées » ou liées à la commémoration du site d'Emmaüs. L'emplacement des scènes est exceptionnel comme pour justifier le thème du Salut, l'Anastasis-résurrection (à l'abside centrale) l'Hospitalité d'Abraham (à l'absidiole sud). Le programme décoratif des parois est réparti symétriquement au nord et au sud.

Les piliers sont eux aussi jumelés avec, sur leurs faces occidentales, deux majestueux personnages accueillant les fidèles : Jean-Baptiste et probablement Aaron. Les ornements des arcs, des piliers et des tympans font appel à d'élégants rinceaux végétaux ou à une profusion de faux marbres. Malgré une appa-



rente unité, l'œuvre semble démontrer la main de deux maîtres byzantins d'égales qualités ayant travaillé conjointement.

Avant l'intervention, l'œuvre était en général peu lisible en raison d'importantes lésions dues à une longue période d'abandon de l'édifice et à des actes de vandalisme. La plupart des visages ont ainsi disparu et les surfaces sont criblées d'éclats, consécutifs à des jets de pierre et à des griffures. L'eau infiltrée a provoqué des abrasions, des dépôts terreux et surtout des efflorescences salines déposées en d'épaisses couches calciques.

Une redécouverte

Le minutieux travail effectué par l'équipe des restaurateurs conduisant à réduire l'impact visuel des nombreuses lacunes qui occasionnaient un trouble de la lecture, a permis de retrouver le sens global d'une

composition spatiale adaptée à l'architecture et de découvrir un parti iconographique clairement voulu dans cette église.

Les critères retenus dans cette campagne pour présenter cette œuvre dégradée, mutilée et incomplète, ont visé à lui restituer une présence et une unité de lecture retrouvant une relative continuité dans les valeurs chromatiques, sans aucunement interférer sur son authenticité. L'harmonisation des parties non décorées à fresque a consisté à les patiner pour obtenir une ambiance générale unitaire satisfaisante.

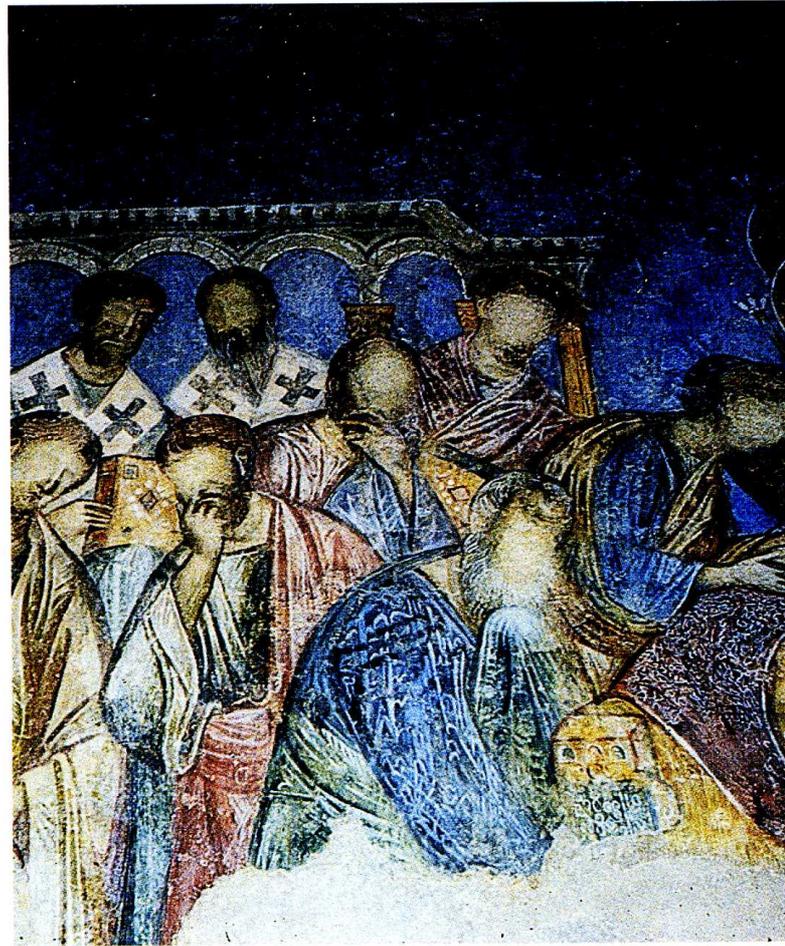
L'aboutissement de cette campagne de travaux a été obtenu dans des conditions particulièrement difficiles en raison des délais impartis, des circonstances politiques locales et des moyens d'action réduits qui en résultaient. En dépit des difficultés dressées par une réglementation administrative locale à laquelle la France n'avait pas à se soumettre du fait de l'extraterritorialité dont bénéficie le domaine français d'Abu Gosh, il est apparu que l'amélioration de la présentation des fresques de l'église et la découverte de leur harmonie ainsi retrouvée, ont eu raison des tracasseries d'ordre politique.

Les hommages témoignés dès l'achèvement par des observateurs étrangers au lieu ou à sa fonction, ont démontré le pouvoir d'une beauté créée par les artistes du XII^e s. qui en furent les auteurs.

Les épaisses murailles qui, pendant plus d'un millénaire, avaient résisté aux atteintes des démolisseurs, aux séismes naturels, à l'abandon, et qui étaient ornées d'un somptueux décor, risquaient de le perdre du fait d'une simple eau de source. Les soins apportés au seul épiderme des murs a permis de maintenir intégralement la présence vivante de cette eau, symbole fondamental et cause première de l'installation humaine en ce lieu, tout en parvenant à remettre au jour et en valeur le décor qui était indirectement mis en péril de son fait.

Ainsi la redécouverte (peut-on dire la résurrection ?) de ce décor et de sa composition iconographique, équilibrée malgré les atteintes des ans, a rétabli les proportions de l'espace interne. Il a retrouvé une verticalité accentuant encore sa beauté.

Yves Boiret



Absidiole sud : l'Hospitalité d'Abraham (détail)



Deuxième travée nord : détail